



HAL
open science

Jeux d'échelles

Anni Borzeix

► **To cite this version:**

| Anni Borzeix. Jeux d'échelles. Le Libellio d'AEGIS, 2007, 3 (2), pp.25-28. hal-00281122

HAL Id: hal-00281122

<https://hal.science/hal-00281122>

Submitted on 20 May 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Borzeix Anni (2007) "Jeux d'échelle", *Le Libellio d'Aegis*, volume 3, n° 2, printemps, pp. 25-28

Sommaire

1

DOSSIER SPÉCIAL NILS BRUNSSON

Cinquante ans après sa fondation, où en est la théorie des organisations : un bilan pour un débat
N. Brunsson

4

La mécanique de l'espoir vue par Nils Brunsson : réformons pour être (enfin) rationnels
H. Dumez

9

Drucker, Galbraith, Ghoshal : trois visions critiques de l'ethos managérial
M. Marchesnay

18

Pour l'apprentissage de la non-lecture par le chercheur en gestion
H. Laroche

21

MÉTHODOLOGIE

La théorie en sciences sociales et la notion de mécanisme : à propos de *Social Mechanisms*
C. Depeyre & H. Dumez

25

Jeux d'échelles
A. Borzeix

28

Pour une approche stratégique des architectures sectorielles — Séminaire avec M. Jacobides
C. Curchod

34

SÉMINAIRE "RÈGLE"

Règles et conventions : l'approche économique — Séminaire avec O. Favereau
J.-B. Suquet

46

Quelle histoire des règles ? — Séminaire avec P. Napoli
J.-B. Suquet

56

Programme des prochains séminaires AEGIS

Les autres articles de ce numéro & des numéros antérieurs sont téléchargeables à l'adresse :

<http://crg.polytechnique.fr/v2/aegis.html#libellio>

Jeux d'échelle

Anni Borzeix présente le texte de J. Revel "*Micro-analyse et construction du social*", puis mobilise les idées principales de ce texte pour une relecture de son travail sur les incivilités.

L'ouvrage est né d'un séminaire à l'École des Hautes Etudes en Sciences Sociales ayant réuni des anthropologues et des historiens autour du thème de la *micro-historia*, courant de recherche apparu en Italie dans les années 70, version historique de l'individualisme méthodologique mâtinée de constructivisme. Un extrait de la couverture pose d'emblée la question centrale discutée : « Le petit est-il meilleur à penser que le grand, le détail que l'ensemble, le local que le global ? Quels gains procure, avec quels effets et quelles apories, l'étude intensive d'objets très limités ? ».

Extrait du texte de Revel : « A la hiérarchie des niveaux d'observation, les historiens réfèrent instinctivement une hiérarchie des enjeux historiques : pour exprimer les choses trivialement, à l'échelle de la nation, on fait de l'histoire nationale ; à l'échelle locale, de l'histoire locale (ce qui, en soi, n'engage pas nécessairement une hiérarchie d'importance, en particulier du point de vue de l'histoire sociale). Saisie au ras du sol, l'histoire d'un ensemble social se disperse, en apparence, en une myriade d'événements minuscules, difficiles à organiser. La conception traditionnelle de la monographie cherche à le faire en se donnant pour tâche la vérification locale d'hypothèses et de résultats généraux. Le travail de contextualisation multiple pratiqué par les micro-historiens part de prémisses très différentes. Il pose, en premier lieu, que chaque acteur historique participe, de façon proche ou lointaine, à des processus –et donc s'inscrit dans des contextes– de dimensions et de niveaux variables, du plan local au plus global. Il n'existe donc pas d'hiatus, moins encore d'opposition entre histoire locale et histoire globale. Ce que l'expérience d'un individu, d'un groupe, d'un espace permet de saisir, c'est une modulation particulière de l'histoire globale. Particulière et originale car ce que le point de vue micro-historique offre à l'observation, ce n'est pas une version atténuée, ou partielle, ou mutilée de réalités macro-sociales : c'en est une version différente. »

S'il n'est pas question de vouloir évaluer l'apport d'un courant de recherche qui appartient à une discipline qui n'est pas la nôtre (ici, l'histoire), l'enjeu de la réflexion proposée dans cet ouvrage déborde le champ en question et concerne très directement bon nombre de recherches en sciences sociales, notamment en gestion et en sociologie. Au-delà des effets de mode auxquels cette perspective semble à première vue sacrifier – le risque de fétichiser le micro ou celui de la « pulsion monographique » (Abeles) – la question de fond soulevée est la suivante : quels sont les « effets de connaissance » associés au choix d'une échelle d'observation micro ? Cette stratégie, précise Revel,

ne se confond pas avec l'approche monographique très fréquente en histoire sociale. Il s'agit de s'interroger de façon ouverte sur les « dimensions pertinentes de l'objet de connaissance et sur les niveaux d'analyse les plus propres à rendre raison de la construction du social ». Autrement dit, la thèse défendue n'est pas que « *small is beautiful* » mais que « *small* est heuristique » (au sens de la fabrique de l'idée, du questionnement, de la production de connaissances).

La *micro-historia* est bien un « courant de recherche », sans programme unifié et articulé, et non une école, car plutôt que de chercher à unifier la méthodologie, elle s'est organisée autour d'une pratique en réaction contre l'histoire sociale. Symptôme d'une insatisfaction croissante face à l'usure des paradigmes scientifiques et des catégories d'analyse (les agrégats massifs, « la » classe ouvrière, « le » capitalisme, la recherche du répétitif, des lois...) qui inspiraient les sciences sociales depuis le XIX^{ème} siècle, ce courant entend prendre une distance critique par rapport aux approches macro-sociales dominantes en histoire et en sociologie jusque dans les années 70. La *micro-historia* entend rendre à l'expérience des acteurs sociaux dans leur singularité une signification face au jeu des structures et des institutions. Refusant l'idée que l'importance d'un phénomène est proportionnelle à sa taille et les dichotomies qui en découlent – l'opposition entre la grande et la petite histoire, le local/le national, le bas/le haut – ces hiérarchies si ancrées dans nos têtes qu'elles nous aveuglent, les auteurs de ce courant partent de la question : que se passe-t-il quand on change la focale de l'objectif, qu'on grossit l'objet visé ? Le pari étant de faire apparaître grâce au « souci de l'expérimentation » une autre trame, une autre organisation du social.

On peut résumer en cinq points les idées essentielles partagées.

Premièrement, la *micro-historia* (tout comme les démarches micro analytiques en sociologie) est le lieu d'un intense débat épistémologique, l'occasion d'un retour critique et d'une redéfinition des objets, des instruments et des procédures d'analyse.

Deuxièmement, le rôle du micro est mis en avant mais au sein d'une réflexion plus globale sur la variation d'échelle. C'est le principe de variation, non le micro en soi qui compte. Si la contextualisation multiple (multiplier les niveaux) donne bien du relief, faire varier les échelles d'analyse fait voir *autre chose*. Jacques Revel se sert d'une métaphore cinématographique pour faire comprendre le sens de « micro » qui n'est pas l'équivalent de miniaturisation. En 1966, Antonioni raconte dans *Blow Up* l'histoire d'un photographe londonien (inspirée d'une nouvelle de Cortazar) qui fixe par hasard une scène dont il est le témoin. Elle lui est incompréhensible. Il l'agrandit jusqu'à ce qu'un détail invisible le mette sur la piste d'une « autre » lecture d'ensemble. C'est donc la variation d'échelle, dit Revel, et non le fait d'agrandir ou de diminuer la taille de l'objet qui permet de passer d'une lecture à une autre.

Troisièmement, la notion de contexte, au coeur d'un débat controversé qui traverse aujourd'hui toutes les sciences sociales, doit être revisitée. A ce sujet Bateson (1966)² écrit : « Pour moi il était devenu clair que c'était ce phénomène du contexte ainsi que celui, étroitement lié du sens, qui définissait la ligne de séparation entre la science dans l'acception classique du terme et le type de science que j'essayais de bâtir ». En histoire, Revel relève trois usages courants (et paresseux) : un usage rhétorique (illustrer, produire un effet de réel), un usage argumentatif (préciser les conditions générales au sein desquelles un événement a lieu) et un usage interprétatif ou explica-

tif ou encore cognitif (les raisons, les conditions qui permettent de rendre compte de ce qu'on observe). Pour la *micro-historia*, les trois sont insatisfaisants. De même que les éthno-méthodologues ou les socio-constructivistes le préconisent, il faudrait plutôt réaliser un *travail de contextualisation*, par les acteurs et par les chercheurs (voir Garfinkel pour en savoir plus : il s'agit en quelque sorte de se donner les moyens de suivre les acteurs « au plus près » de leur travail d'interprétation et de construction du social au moyen, notamment, du langage, ressource privilégiée d'accès à l'intelligibilité). Dans cette perspective, le contexte n'est ni « donné », ni unifié, ni homogène : il est le fruit, en partie, d'une construction par les acteurs eux-mêmes.

Quatrièmement, la *micro-historia* se refuse à opposer global et local ou même à les hiérarchiser. L'expérience la plus élémentaire, individuelle ou d'un groupe, est éclairante parce que plus complexe ; elle permet d'analyser des phénomènes dynamiques, d'émergence, de circulation, de négociation, d'appropriation, des processus, et non des états. Voir les travaux de Edward P. Thompson (*The making of the working class*, 1963), Giovanni Levi (*Le pouvoir au village*, 1989) – l'histoire de la carrière d'un exorciste piémontais du XVII^{ème} à partir des biographies de tous les habitants qui ont laissé une trace documentaire sur 50 ans – ou encore ceux de Carlo Ginzburg³ dont l'ouvrage reconstitue grâce aux archives judiciaires les paroles d'inquisiteurs et d'accusés, des « situations d'interlocution » à travers lesquelles des affaires de sorcellerie se sont nouées au XVI^{ème} et ont laissé des traces ; rares sont les cas où la documentation à caractère dialogique (paroles proférées, actes de langage) est disponible, ce qui permet de rapprocher la *micro-historia* de l'expérience ethnographique et de la micro-sociologie des interactions verbales (ethnographie de la communication, analyse de discours).

Cinquièmement, l'individualisme méthodologique tel que pratiqué par les historiens a ses limites : c'est d'un ensemble plus large, d'une expérience plus collective, un phénomène plus général qu'on cherche à rendre compte. C'est la complexité de l'analyse, selon les micro-historiens, qui requiert le rétrécissement du champ de l'observation. Mais le principe de base demeure : c'est à partir de comportements individuels que l'on peut construire les modalités de l'agrégation sociale. Il s'agit donc pour eux (comme pour nous) de dé-naturaliser, de dé-banaliser ces mécanismes d'agrégation dont les entités sociales sont le fruit, en insistant sur les modalités ou mécanismes – relationnels, organisationnels, communicationnels, pragmatiques – qui les rendent possibles.

Essai de transposition : un exemple

Lors d'un séminaire en 2006 sur les « processus de citoyenneté » et la question des *niveaux d'observation*, j'ai eu l'idée de revenir, avec un peu de recul, sur une recherche récente⁴ en m'inspirant d'une relecture de ce livre, *Jeux d'échelles*. D'y revenir sous l'angle de nos propres méthodes et catégories d'analyse et de ce que toute méthode contient d'angle mort et de présupposés, le plus souvent enfouis et inconscients. Empruntant à la micro histoire italienne l'idée que c'est la variation des échelles d'analyse et non la miniaturisation du niveau d'observation qui est heuristique, j'en ai proposé une illustration à partir de notre matériel d'enquête⁵.

Multiplier les entrées pour « donner du relief ».

Nous avons choisi une démarche multiscopique : multiplier les entrées et niveaux d'analyse sur notre objet de recherche – le traitement des incivilités – pour « lui donner du relief », avons-nous dit. L'enquête montre que ce traitement est distribué sur une multitude d'acteurs et d'instances. A l'échelle de la *commune* et notamment des services dédiés à ce traitement par les pouvoirs publics locaux, services coordonnés au sein d'un Contrat Local de Sécurité (CLS) ; à l'échelle d'un *service public* de proximité de santé, un Centre médico-pédagogique (CMP), implanté au coeur de Grigny ; à l'échelle des *professions intermédiaires* que sont les médiateurs et les animateurs sociaux de la ville, suivis dans leurs interventions sur le terrain ; à l'échelle des *communautés intermédiaires* que sont les copropriétés qui prennent une part souvent active à la gestion de ce problème ; à l'échelle enfin des *habitants* impliqués dans des initiatives ou tout simplement concernés, confrontés à, effrayés par ces incivilités. L'image obtenue rend compte du caractère feuilleté du social.

Ce faisant, en procédant ainsi, nous cherchions à faire apparaître les articulations entre ces divers niveaux spatio-temporels de l'action locale, du plus individuel au plus institutionnel, pour saisir des « processus de citoyenneté ». Au total, ces jonctions nous sont apparues plus nombreuses et plus solides que nous ne l'avions imaginé mais plus fragiles et souvent plus éphémères et superficielles aussi. Cette fragilité fait sans doute leur force, idée que nous avons cherché à documenter par des observations rapprochées, des traces écrites, des visites guidées, l'assistance à toutes sortes de réunions (de comités de voisinage, de CLS, de copropriété) et bien sûr des entretiens (individuels, croisés, collectifs...).

Cette *variation des situations d'énonciation* sur ce qui se fait, se pense, se ressent face à ces comportements dits d'incivilité a enrichi notre compréhension de ce qui se vit au quotidien dans ces cités dites sensibles, où l'ordre social est certes dégradé mais tient « quand même ». Et en amont, sur les formes ordinaires de la sociabilité et de la civilité dans ces hauts lieux de la relégation. Nos interrogations portent donc sur ce qu'on peut appeler la « grammaire réelle du contrôle social », sur le « comment ça tient » et non sur les origines ou les causes du phénomène (ces comportements déviants et infra-pénaux), encore moins sur les violences urbaines. Prenant le contre pied de la littérature sociologique dominante elles privilégient le *point de vue de la réception*, celui de ceux qui, vivant dans ces cités, souffrent de ces comportements et non celui des auteurs d'incivilités que nous n'avons guère rencontrés.

Variation d'échelle : qu'avons-nous « vu » ?

Qu'avons nous "fait" en procédant ainsi ? Pour résumer je dirais que si la contextualisation multiple (multiplier les niveaux) donne bien du relief, faire varier les échelles d'analyse fait voir *autre chose*. C'est cette nuance que j'ai proposé d'illustrer à partir du travail de terrain. Je n'en livre ici que l'ossature.

L'une des idées fortes que je retiens de l'ouvrage coordonné par Revel est que l'expérience la plus élémentaire, individuelle ou celle d'un groupe, est éclairante puisque elle permet d'analyser des phénomènes complexes de circulation, de négociation, d'appropriation, bref des processus, non des états. Rapportée à la recherche sur les incivilités, la version « différente » – l'autre lecture – dont parle Revel à laquelle je suis parvenue grâce à cette variation d'échelle tient en 4 propositions :

- Plus le grain est fin plus on a de chance de repérer ces connexions entre société civile et acteurs institutionnels.
- Traitement des incivilités et travail de civilité sont inséparables à cette échelle de l'action en public qu'est l'action des habitants.
- La frontière entre action publique et action civique, à cette échelle toujours, a tendance à s'estomper, se brouiller, à perdre du sens.
- La participation « couverte »⁶ des habitants, invisible, non recensée comme telle, contribue autant sinon d'avantage que la participation « ouverte », instituée et intentionnelle, au maintien de l'ordre social et à la gestion quotidienne des incivilités ■

Anni Borzeix

PREG — CNRS / École Polytechnique

1. Introduction du livre *Jeux d'échelles, la micro-analyse à l'expérience* dirigé par Jacques Revel. Paris, Seuil/Gallimard/Ed. de l'EHESS, 1996
2. *Vers une écologie de l'esprit*, Paris, Seuil, 1966.
3. Auteur d'un article fondateur « Signes, traces, pistes. Racines d'un paradigme de l'indice », *Le Débat*, 6, 1980, pp. 8-44.
4. Menée au CRG par A. Borzeix, D. Collard et N. Raulet Croset « Action publique et ordre social à l'épreuve des incivilités — des dispositifs et des hommes », rapport de 395 pages, dans le cadre d'un appel d'offre du PUCA sur la Polarisation de l'Urbain.
5. Illustration que je ne reprendrai pas ici : celui d'un "individu-relais" qui illustre à lui seul différentes modalités de connexion entre action individuelle municipale et associative.
6. Notion développée dans un article récent. Cf. Anni Borzeix, Damien Collard, Nathalie Raulet Croset, « Participation, insécurité, civilité : quand les habitants s'en mêlent », *Cahiers de la Sécurité*, n° 61, 2006.

Secrétariat de rédaction et mise en forme : Michèle Breton